

Il a beaucoup souffert ; physiquement, la maladie de poitrine qu'il traîna si longtemps était compliquée d'une fistule tuberculeuse au côté droit ; au dire du médecin, ce devait être pour lui un martyre continu. Cependant jamais on ne l'entendait se plaindre, à peine pouvait-on deviner sa souffrance en le voyant porter la main à son côté, comme pour le comprimer. Il a souffert aussi moralement : d'une intelligence pleine d'originalité, d'un caractère très personnel il n'a pas toujours été compris et estimé à sa valeur. Mais il disait dans ces rencontres, « Que la volonté de Dieu sur moi soit que je souffre et que je meure, je le comprends si bien que je ne voudrais changer ma position pour rien au monde. »

Au milieu de ses souffrances, jusqu'à son dernier soupir sa crainte fut toujours de n'être pas assez uni au Bon Dieu

Depuis quelque temps, incapable du ministère extérieur, il s'adorait sous l'impulsion de son frère, professeur de droit à l'Université de Grenoble, aux études spéculatives qui avaient toujours été l'un de ses attraits et collaborait à la *Revue de Philosophie*. Après sa mort le Directeur de cette *Revue* le distingué Monsieur l'abbé Peillaube pouvait dire : « Nous pardons en lui un très-précieux collaborateur : il est regrettable qu'il n'ait pas été orienté plus tôt de ce côté. Il avait un talent particulier pour découvrir le point faible d'un système, pour tirer au clair les choses les plus embrouillées. » Deux de ses travaux qui ont été publiés à part « Le Monisme » et « Le Procès de l'Absolu » témoignent assez de la lucidité de son intelligence.

Quand la maladie le terrassa, il avait posé les jalons d'une vaste étude sur le *Prescientifique*. Depuis de longues années il y travaillait avec persévérance. Les ouvrages qui devaient lui fournir les matériaux de ce travail l'avaient accompagné dans ses pérégrinations en Chine et en Terre-Sainte. Il allait se mettre à la rédaction définitive de son œuvre quand le mal le frappa avec une acuité plus vive et le força au repos, ou plutôt à la lutte suprême qui devait le conduire au repos éternel. Aussi, ce qui lui coûta le plus ne fut pas tant le sacrifice de sa vie que celui de « ses chères études » comme il le disait, et de son travail de prédilection. Le matin même de sa mort, tout en renouvelant son sacrifice entier et total, il ne pouvait s'empêcher de dire : « J'aurais aimé terminer cette étude, car là se trouve le point de départ des erreurs modernistes et le Pape veut qu'on étudie à fond ces sortes de sujets. »

C'était certainement une intelligence supérieure qui eût produit de riches fruits si elle avait été plus tôt mise en contribution pour ces sortes de travaux, mais le P. Paul-Joseph préféra toujours l'action directe sur les âmes par le ministère apostolique ; ce ministère fut intense jusqu'au jour où la maladie devenue plus grave le força à s'abstenir du travail extérieur.

Sa conversation toujours sérieuse et ses rapports toujours distingués portaient un double cachet suivant les circonstances. Tantôt il se montrait penseur profond et vrai savant, tantôt homme intérieur et d'une rare spiritualité. Plusieurs opuscules édités par lui font foi de son esprit intérieur et de sa dévotion. Ce sont : *Le missionnaire qui ne meurt pas*, c'est-à-dire saint Antoine de Padoue ; *Méditation fondamentale*, *Chemin de la Croix*, *Marie prédestinée et préservée*. Il